

## *Une victime du devoir<sup>1</sup>*

1. *Comme Tueur sans gages et Rhinocéros, comme aussi Comment s'en débarrasser, Victimes du devoir fut d'abord écrit sous forme de nouvelle. C'était en 1952.*

Ce soir-là, à sept heures, j'entendis frapper fort à la porte de la concierge, en face de notre porte, car nous habitons le rez-de-chaussée, puis, au bout d'un instant, d'autres coups, plus faibles, chez nous. J'ouvris. C'était le policier, en civil. Je le reconnus tout de suite, sans l'avoir jamais vu, à son air doucereux. Il avait une serviette sous son bras, un pardessus beige, pas de chapeau. Il avait l'air très timide. « Je m'excuse, dit-il, je voulais demander un renseignement à la concierge ; la concierge n'est pas là, savez-vous où elle est, si elle doit venir bientôt ? Excusez-moi, je n'aurais pas frappé à votre porte si la concierge avait été là, je n'aurais pas osé vous déranger ; d'ailleurs, je m'en vais ! »

Madeleine s'approcha, aperçut le policier, dit : « Quel jeune homme bien élevé ! » Puis, à moi : « Demande-lui ce qu'il veut savoir. Tu pourras peut-être le renseigner ! »

— Je suis navré de vous déranger, dit le policier, c'est une chose simple...

— Fais-le donc entrer, me pressa Madeleine.

— Donnez-vous la peine d'entrer ! dis-je au policier.

— Je n'ai que cinq minutes, répondit ce dernier, en consultant son bracelet-montre. Je ne pourrais pas... (« Il a une montre en or », remarqua silencieusement Madeleine,

dont je devinai la pensée), mais puisque vous insistez... j'entre, à condition que vous me laissiez partir tout de suite !

— C'est entendu, monsieur, le tranquillisa Madeleine, venez tout de même vous réchauffer un instant ! »

Le jeune homme entra, retrouva son pardessus. Il avait un complet marron tout neuf. Il avait aussi de très beaux souliers. Des cheveux blonds.

— Je regrette de prendre de votre temps, dit-il, je voulais seulement savoir si les locataires qui vous ont précédés s'appelaient Malloud, avec un *d* à la fin, ou Malloux, avec un *x*. C'est tout.

— Malloud, avec un *d*, dis-je.

— C'est bien ce que je pensais, fit le policier.

Il entra carrément dans le salon, s'assit à une table, posa sa serviette, la déplia, sortit un étui en nacre, alluma une cigarette sans nous en offrir, remit l'étui dans sa poche, croisa ses jambes.

— Vous avez donc connu les Malloud, fit-il, en levant les yeux vers Madeleine, puis vers moi, car nous étions restés debout, d'un côté et de l'autre de sa chaise.

— Non, je ne les ai pas connus, répondis-je.

— Alors, comment savez-vous que leur nom prend un *d* à la fin ?

Cette question me troubla fortement. Qui m'avait appris ce détail ? En somme, avais-je connu ou non les Malloud ? Je fis un douloureux effort de mémoire. Je ne pus me rappeler.

— Vous voudriez-vous me donner une tasse de café ? dit le policier, tout en faisant basculer sa chaise.

— Bien entendu, dit Madeleine. Je vais vous en préparer. Mais, attention, ne vous balancez pas, vous pourriez tomber...

— Ne vous en faites pas, Madeleine !... C'est bien ainsi qu'elle s'appelle ? fit-il en me regardant avec un sourire douteux. Ne vous en faites pas, Madeleine, j'ai l'habitude !

Madeleine quitta la pièce ; nous entendîmes, quelque temps, le bruit, de plus en plus faible, du moulin à café, puis ce fut tout. Madeleine avait disparu à jamais. Le policier me tendit une photo.

— Tâche de te rafraîchir la mémoire. Est-ce Malloud ?

C'était l'image d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années, la barbe rasée depuis plusieurs jours et portant, sur la poitrine, une plaque avec un numéro de cinq chiffres.

Je fixai la photo quelques instants.

— Vous savez, monsieur l'Inspecteur, je ne peux pas m'en rendre compte. Comme ça, avec cette barbe, sans cravate, la figure meurtrie, enflee... comment le reconnaître ? Il me semble, cependant, oui, il me semble bien que ça pourrait être lui... ça doit être lui...

— Quand l'as-tu connu ? demanda le policier. Et qu'est-ce qu'il te racontait ?

Je me laissai choir dans un fauteuil, je pris ma tête dans mes mains. Je fermai les yeux, tâchant de me souvenir.

— La plage ! entendis-je la voix du policier.

Je parcourus, par la pensée, en un instant, toutes les plages de la terre. Aucune trace de Montbéliard.

— C'est vrai, remarqua le policier, sans prononcer de paroles, il avait aussi le surnom de Montbéliard. Cherche ailleurs !...

Fermant de nouveau les yeux, je parcourus toutes les villes d'eau, les montagnes. Sur un pic escarpé, absolument désert, soudain, à mes côtés, le policier.

— Tiens, vous voilà dans mes souvenirs, maintenant !

— Quoi d'étonnant ? me dit-il. Alors, et l'homme ?

Je rouvris les yeux. Le policier était toujours là, sur sa chaise, se balançant, fumant.

— Vous avez bien vu, vous étiez derrière moi, je l'ai cherché partout, je ne l'ai pas trouvé ; vous m'avez surveillé,

je n'ai pas triché !... Le nom de Montbéliard me dit quelque chose, mais quoi, exactement ?

— Cela est une autre histoire. N'abandonne surtout pas la piste. Je te guiderai.

À ce moment, par la porte vitrée, venant de la pièce du fond, hirsute, les cheveux en désordre, les vêtements tout chiffonnés, les yeux encore gonflés de sommeil, entra Nicolas, que j'avais complètement oublié.

Le policier eut un sursaut. Il regarda Nicolas, avec inquiétude, d'un œil blanc.

— Continuez, fit Nicolas, gesticulant selon son habitude, ne vous gênez pas pour moi.

Et il s'assit, à l'écart, sur le canapé rouge.

Ceci calma le policier. Il se remit à sourire, plia et déplia sa serviette, froissa une feuille de papier qu'il jeta sur le plancher. J'eus un mouvement.

— Ce n'est pas la peine, dit-il, ne la ramasse pas, elle est très bien là.

Puis, me scrutant, dans son langage muet :

— Tu as des trous dans la mémoire !

De son coin, Nicolas tousota :

— Pardon ! fit-il.

— Pas de mal ! répondit le policier, en faisant un clin d'œil aimable à Nicolas, un clin d'œil de salon. Puis, se tournant vers moi, il me tendit une énorme croûte de pain.

— Mange !

— Je n'ai pas faim.

— Mange, ça va te rendre la mémoire.

Je fus bien obligé de prendre le pain. Je dirigeai lentement, l'air dégoûté, cette nourriture vers ma bouche.

— Plus vite, me dirent les yeux froids, infiniment hostiles, du policier, je n'ai pas de temps à perdre, allons, plus vite !...

Je mordis dans la croûte rugueuse. C'était de l'écorce d'arbre, du chêne vraisemblablement.

— C'est bon, me dirent les yeux du policier, c'est très sain !

— C'est bien dur ! pleurais-je.

— Allons, pas d'histoires, vite, mastique !

De sa place, du regard, il dirigeait la mastication, faisait impitoyablement fonctionner mes mâchoires. Les dents me faisaient mal, se cassaient, mes gencives saignaient.

— Plus vite, allons, dépêche-toi, mastique, mastique, avale.

Mon palais, ma langue étaient déchirés.

— Vite, vite. Encore un morceau, allons, mastique, avale !

Je mordis de nouveau dans l'écorce, la mis tout entière dans ma bouche.

— Avale !

— J'essaie. Je ne peux pas.

— Tu ne veux pas. Tout le monde peut, il faut vouloir.

— J'avale par petits morceaux.

— Oui, mais plus vite, ordonnèrent ses yeux.

Je transpirai. Sueur froide. J'eus un haut-le-cœur.

Sa voix se fit de nouveau entendre, combien glapissante, écorchant mes oreilles :

— Attention, ne vomis pas, ça ne servirait à rien, je te le ferais ravalé ! Surtout, écoute ce que je te dis, ne bouche pas tes oreilles !

Ça ne passait pas. Pourtant, je faisais des efforts désespérés. Ça restait dans ma bouche, dans ma gorge, ce bois, ce fer, emboutillé. Des souffrances atroces. Suffoqué, je ne pouvais plus crier.

— Plus vite, plus vite, je te dis, vas-y, avale tout de suite, tout !...

Et il trempa son poing dans l'huile, le fourra dans ma gorge, enfonça.

Brusquement Nicolas se leva, s'approcha, menaçant, du policier. Celui-ci, ahuri, d'une voix tremblante, dit (je l'entends encore) :

— Je fais mon devoir. Je ne suis pas là pour l'embêter. Je dois tout de même savoir où se cache Malloud avec un *d* à la fin. Quant à votre ami, je l'estime.

Nicolas ne s'en tint pas là. Il rit, avec mépris, au nez du policier :

— Vous ne voyez pas que vous êtes fou ?

Au comble de l'indignation, de l'ahurissement, du désarroi, l'inspecteur se rassit, se leva, faisant tomber sa chaise qui se brisa :

— Moi ?

— Je n'ai plus mal, m'écriai-je, j'ai tout avalé !

On ne me prêta aucune attention.

— Oui, vous, parfaitement ! reprenait Nicolas.

— Oh ! fit le policier, et il fondit en larmes. Je n'ai pas voulu embêter votre ami. Je vous le jure. C'est lui qui m'a fait entrer ici de force !

— Ce n'est pas pour cela que je vous en veux !

Jamais je n'aurais cru Nicolas capable d'une telle haine. Le policier ouvrit de grands yeux où vint s'embraser toute l'épouvante de la terre.

Pauvre petit ! Sa figure était pâle, ses traits défaits.

— Pourquoi donc, alors, pourquoi, mon Dieu ? put-il articuler. J'ai vingt ans, ajouta-t-il avec peine.

— Ça m'est égal ! prononça, fortement, Nicolas. J'en ai quarante-cinq !

Plus du double, calculai-je, mentalement.

Nicolas sortit un énorme couteau. Le policier joignit les mains. Il claquait des dents. Pourtant, le chauffage marchait à merveille. Nicolas brandit l'arme. Le policier fit entendre des bruits mous et sentit mauvais.

— C'est pas beau de faire dans sa culotte ! dis-je tout haut, sans réfléchir à la situation.

Le regard féroce, la bouche tordue, la nuque congestionnée (« Attention à l'apoplexie, Nicolas !... Nicolas,

voyons, tu aurais pu être son père !... »), Nicolas, par trois fois, implanta son couteau dans le cœur de ce pauvre policier qui s'écroula, ensanglanté, victime du devoir.

(1953.)